2e Année – N° 18 Le Numéro : 0 fr. 25 Deuxième Série

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Mercredis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an

Directrice : **Colette REYNAUD**
Rédaction et Administration : **10, rue Montmartre (Ier)**
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an

Le Pain.

(Dessin de Lucien Jacques)

SOMMAIRE

Une Femme est mise en liberté.....	Louise Bodin
Assez de Représailles	Fernand Morelle.
La Femme enchaînée	Laure Tarroux de Saint-Hilaire.
Causeries Sociales : Les Infidèles....	Alfred Fabrègues
La Guerre aux enfants.....	Véra Starkoff
Le Suffrage des Femmes.....	L. B.
Propos	Ermenonville
Le Mouvement Dramatique.....	Waldemar George
Un Drôle de Quartier (roman).....	Ermenonville.

Une Femme est mise en liberté

C'est pour les femmes, je voudrais pouvoir écrire pour toutes les femmes, la grande joie de la semaine. Elle avait été mise en prison — au régime du droit commun nous avait-on dit — et parce que c'est l'inconnu pour nous, la prison, ce régime particulièrement dur et infamant, cette aggravation de peines matérielles ajoutées au tourment moral de l'isolement, à la déchirure de la chair par la séparation d'avec les êtres de sa chair, nous avions frissonné. Nous avons été obsédées par cette cruelle mesure prise contre une de nous, contre une de plus, et c'était encore une douloureuse flèche fichée dans notre esprit et dans notre cœur, saints Sébastien criblés sans relâche, depuis tant et tant de mois qu'on n'en sait plus le nombre.

J'admire, disait Jules Lemaître dans les Rois, *qu'il y ait des hommes capables de juger, de condamner d'autres hommes, de prendre cela sur eux — et de dormir après. J'admire qu'il y ait des hommes capables d'arracher une femme à son foyer, à son gagne-pain, d'arracher une mère à ses enfants, de refermer sur elle la porte d'une prison, de laisser les petits dans la rue — de prendre cela sur eux et de dormir après. J'admire qu'ils commencent par ce qui devrait être la dernière de leurs déterminations. Et la vie continue, chacun s'en va à ses affaires, chassant la pensée importune. Ce n'est qu'une innocente victime de plus, broyée dans la mâchoire cannibale de notre civilisation. Elle souffre dans la solitude, surtout aux heures nocturnes, toutes les souffrances et toutes les détresses que peut souffrir une femme. Qu'importe. Les hommes qui ont fait cela dorment le soir auprès de leur femme et, dans la chambre à côté, dorment leurs enfants.*

Qu'avait-elle fait ? Propos antimilitaristes, propagande « défaitiste ». Le mot est un vrai profiteur de la guerre.

Elle avait été dénoncée par les meilleurs Français, brevetés des commissaires du gouvernement, ceux qui confondaient la Patrie avec la délation. Racontars de voisines et de commères, vengeances de quartier, haines de village ou de petit bourg qui couvaient depuis couvaient depuis longtemps, nourries de sottise, de défiance instinctive, de malveillance envers une créature suspecte à priori *à cause de ses idées, de jalousies qui guettaient dans l'ombre et qui éclatent enfin, qui s'assouvissent, qui se soulagent dans les mensonges les plus odieux.*

Ah ! que j'en ai entendu dire moi-même contre des femmes, professeurs ou institutrices laïques, jeunes filles d'âme et d'esprit supérieurs parce qu'elles étaient des professeurs laïques, parce qu'elles vivaient seules, en célibataires qui n'ont pas chois de l'être, parce qu'elles étaient vivantes et indépendantes.

Que ne disaient-elles pas dans leur classe ? Que ne faisaient-elles pas dans la ville ? Elles faisaient des cours sur l'amour libre; elles enseignaient les pires horreurs; elles dépravaient leurs élèves systématiquement. Au dehors, elles faisaient de la bicyclette, ce qui est le comble du vice ; elles avaient des amis ; elles menaient une vie scandaleuse ; elles étaient la honte de la ville ! On envoyait contre elles des lettres anonymes au recteur et à l'inspecteur d'Académie. Ah ! elles auraient été jolies, les dépositions qu'on aurait pu obtenir si elles avaient commis la moindre faute professionnelle. Et cela, c'était autrefois, au temps béni de la Paix !

Maintenant que toutes les passions, les rivalités, les haines sont déchaînées au paroxysme, nous sommes fixés sur ce que peuvent être ces dénonciations, ces perfidies de voisins qui surveillent les courriers, les relations, les visiteurs, les allées et venues de la malheureuse qu'il s'agit d'accabler.

Encore, dans les villes assez grandes, le personnel enseignant primaire ou secondaire est-il une caste de privilégiées, si on peut parler de privilège ici !

Mais dans les petits pays, isolées, abandonnées, en butte à toutes les hostilités, à l'acharnement de mégères balzaciennes, condamnées à une vie étroite avec des traitements de famine dans les milieux les plus arides, à une vie qui est tout ce qu'il y a de plus incompatible avec la vie vraie, avec la jeunesse, avec les légitimes espoirs d'un être qui sent en lui quelque activité et quelque désir de bien faire, combien elles sont à plaindre, combien leur sort inspiré de sympathie, combien leur courage inspire d'admiration.

Et quand on pense que loin de prendre leur défense, que loin de les protéger, l'Université elle-même traque son personnel féminin, le persécute, le condamne, faisant ainsi la joie des adversaires jamais repus de l'enseignement laïque, leur permettant même de prendre connaissance des dossiers d'accusation pour alimenter de répugnantes campagnes de presse, on se demande vraiment si la maison n'est pas tout à fait à l'envers.

Enfin, on les tient donc, ces institutrices primaires, ces pelées, ces galeuses, ces sans-Dieu, ces rien du tout ! On les fourre en prison. Dansons la danse autour d'elles, dansons la danse autour des petits enfants auxquels on a pris leur maman, nous qui sommes des tiens, ô Jésus !

Cependant celles-ci ont des noms bien français, des noms simples de chez nous : Hélène Brion, Lucie Colliard. M. Barrès lui-même n'y pourrait rien renifler de suspect — rien de juif ou de « boche » ! — Non, elles sont bien de chez nous, bien du peuple de France, mais cela même n'arrête plus le zèle des pourvoyeurs de prison.

..... **CENSURE** .....

Elles ont écouté les battements de leur cœur, sachant que toutes les grandes pensées viennent du cœur et n'ayant rien rêvé que la réalisation du plus généreux et du plus beau des rêves.

A quand les auto-da-fé en place publique des livres qui sont l'honneur de nos bibliothèques et qui peuvent répandre les idées détestables que nul ne doit connaître en ce moment-ci. A quand les rondes autour du bûcher où flamberont avec la plus haute et

la plus noble pensée humaine — notre seul espoir et notre seule consolation — ceux et celles qui furent nourris de cette pensée. .

Mais une femme emprisonnée vient d'être mise en liberté. Liberté provisoire, il est vrai. Espérons pour une fois l'éternité du provisoire. « Ceux qui ne se rétractent jamais s'aiment plus que la Vérité. » Il se trouve quelquefois un homme qui s'aime moins que la Vérité.

Récemment, — un bas-bleu qui se pâme aux pieds des Montespan, Ninon — et autres catins de rois — m'a traitée en manière d'insulte d'institutrice primaire. Cela me donne la consécration nécessaire pour offir à celle qui vient d'être libérée mon confraternel salut de femme et de mère, aux autres mon espoir fervent de leur libération prochaine.

Louise BODIN.

ASSEZ DE REPRÉSAILLES

Malgré ses apparences défaillantes, le bon sens paraît vouloir renaître à la vie. Tant mieux. Mais il etait temps. Dans les journaux c'était, depuis plus de trois ans, une débauche de pauvretés spirituelles, qui faisaient se désespérer même les plus optimistes. Un vent de démence paraissait souffler sur ceux qui ont à exercer la mission si noble de renseigner les masses sinon de les éduquer. Les actes quotidiens des journalistes étaient inspirés par quelques dirigeants qui ont tout intérêt à ne voir jamais sortir de son puits la déesse Vérité, et dont le courage tenace se manifeste en une persistance à mener à bien cette opération délicate qui consiste à imposer des idées conformes à l'orthodoxie militaire ou politique du jour, et qu'un esprit né malin a baptisé un jour d'une expression qui fit fortune : le bourrage des crânes. Enfin, nous constatons un heureux changement dans la tactique journalistique.

Depuis que le président Wilson et M. Lloyd George ont fait entendre quelques paroles heureuses, le ton a singulièrement baissé dans la grande presse. Ah ! certes, il reste toujours les crapauds, les vipères, qui ne peuvent s'empêcher de baver ou d'éructer du poison de la meilleure espèce. Le jour où les admirateurs de l'égout ou de l'infection consentiront à se taire n'est pas proche encore. Mais, en général, tout de même les esprits sont plus raisonnables.

Il y a deux ans, et même l'an dernier, après un raid comme celui des Gothas, la majorité des journaux n'auraient pas manqué de réclamer d'implacables représailles. Les Allemands viennent tuer nos civils, allons tuer les leurs ; ils massacrent nos femmes et nos enfants, exterminons les leurs, sans penser un moment que ce petit jeu menace de ne jamais prendre fin et n'aboutit, d'un côté comme de l'autre, qu'à développer des désirs sanguinaires qui ne nous permettent pas d'être très fiers d'appartenir au bloc des humains.

Hervé lui-même, qui faisait se pâmer d'aise les vieilles douairières du noble faubourg, comme les bons bourgeois, profiteurs de la guerre, en réclamant des raids aériens sur les villes ennemies, vient à la sagesse. Oui, Hervé, l'Hervé de la *Victoire*, démontre, en un article bien mené, l'inanité des représailles !

Nous verrons tout pendant la guerre. L'ancien directeur de la *Guerre Sociale* en est au premier reniement patriotique. Saint Pierre faisait mieux, mais Hervé n'est pas un saint.

Le *Matin*, grand inspirateur de haine, a mis, lui aussi, une sourdine à son violon, et la berceuse qu'il nous joue n'est pas trop désagréable.

Enfin ! la Raison retrouve des partisans !

Le sentiment chrétien latent au fond de toutes les consciences fait que chacun se souvient du commandement divin : « Tu ne tueras point ! » et s'efforce de mettre un frein à la cruauté qui, depuis le début de la tuerie, est érigée en principe directeur.

Les représailles ne sont plus populaires. Les yeux se sont ouverts. A quoi bon des massacres inutiles, qui ne font pas faire un pas de plus à la guerre, à quoi bon des abominations qui ne poussent qu'à ancrer davantage la haine atroce au fond du cœur de tous les belligérants.

Les représailles ne contentent que les instincts bestiaux. Elles sont l'application de cette funeste loi du talion dont l'article principal est : « œil pour œil, dent pour dent ! » Restons des hommes. Assez de représailles !

Les représailles ne contentent que ceux qui, en Allemagne comme en France, ou dans tous les autres pays, ne vivent que par et pour la guerre, car elles n'aboutissent qu'à aviver le feu qui dévore de ses lèches impitoyables la maison des braves Européens et qui menace aussi, traversant les Océans comme une traînée d'huile, de bouleverser l'Asie et l'Amérique.

Fernand MORELLE.

LA FEMME ENCHAINÉE

Ecce homo !

L'homme s'étant constitué le Maître et le gardien de l'humanité je dis que le cataclysme actuel qui dépasse en horreur tout ce que l'on a vu depuis le commencement du monde, équivaut pour la gestion masculine, à une déclaration de faillite !

Femme ! — moderne Niobé, lève-toi et regarde ! — Tes enfants sont morts ! Ton foyer est désert ! Il n'y a plus que ruines et désolation ! L'univers est un champ clos, où l'humanité s'extermine.

Regarde ! Quitte un peu le seuil de ta maison. Viens plus loin. Viens plus haut.

Là-bas, tapis dans la tranchée, les hommes, comme des fauves,, attendent le moment de s'entre-déchirer. A l'arrière, les femmes pansent les blessés et tournent les obus, tandis que les enfants s'exercent au pas militaire. Et, dominant tout le tableau, les avions de tous modèles font pleuvoir des bombes incendiaires.

— Voilà l'œuvre de l'Homme !

Ecce homo !

Et l'Homme, cependant, les mains ensanglantées, revient vers toi triomphant et dit : « Couronne-moi de lauriers ! Vois comme je suis fort ! »

Quel mot pourrait mieux stigmatiser la domination masculine que cette réponse de M. Clemenceau (reproduite par *Excelsior*) à propos de la Société des Nations :

« — Comment cela pourrait-il jamais être, dans un monde bâti sur la violence ! »

La violence !... n'est-ce pas là la marque de l'homme ?

Ce mélange de dureté et de faiblesse, de rudesse et de lâcheté — capitulation intermittente du mâle devant le trouble de ses sens, habilement exploité par la femme — humiliation dont il prend sa revanche, en affirmant arbitrairement son autorité.

L'organisation de l'univers par l'Homme ! Des prisons ! Usines, casernes, tout, jusqu'aux écoles et aux asiles d'assistance a l'aspect rébarbatif et morne.

Ah ! de tout cela combien sont exclus le charme et la tendresse ! Combien cela porte la dure marque du mâle !

— Ainsi donc, toi, Femme ! — au même titre que tous les animaux domestiqués et mobilisés au service de l'homme, tu acceptes, depuis le début de l'humanité, de n'être qu'un instrument passif, sans pensée et sans volonté !

— Comment la Société des Nations pourrait-elle exister entre des peuples qui ne seraient pas également libres ! Comment la Société humaine pourrait-elle être, entre des individus dont la majeure partie est esclave. Toute oppression est un germe de discorde.

Ce que réclame la Femme ? C'est simple. Les mêmes droits, la même indépendance que l'homme. Toutes les questions sociales seront par là résolues. Les ruses, les mensonges, les mesquineries, qui sont les seules armes de la femme, ne lui seront plus nécessaires. La Femme devenant une associée de l'Homme aura quelque raison de s'intéresser au progrès de la Société. Jusqu'à maintenant, elle fut comme une aide subalterne qui tâche, par tous les moyens, de combiner le minimum de charges avec le maximum d'avantages. Quand on est esclave, on a une mentalité d'esclave ; la fonction crée l'organe. A Samson, la femme, éternellement, oppose Dalila ! Cette guerre lui a donné le droit de faire valoir ses revendications.

Femme ! qui depuis toujours supporte les conséquences de fautes que tu n'as pas commises, qui ne fus l'associée que dans la peine et les privations, prends conscience de ta dignité d'être humain — dignité qui n'a rien à voir avec les préjugés dont on t'a leurrée pour mieux t'asservir — revendique le seul bien qui vaille la peine de vivre : l'Indépendance !

Laure TARROUX de SAINT-HILAIRE.

ETUDES SOCIALES

LES INFIDÈLES

Dans sa pièce profondément humaine l'*Amazone* — que la cabale réactionnaire essaya de salir — Henri Bataille constatait avec amertume que la guerre a été la dissociation de la famille, la destruction de beaucoup de foyers, par le fait de l'éloignement prolongé et des vies nouvelles surgies pour beaucoup d'êtres simples. Il est triste d'observer l'infidélité, le parjure, le mensonge de tant d'être aiguillés souvent inconsciemment vers le mal ; mais ne nous hâtons pas de condamner avant d'avoir jugé. Si tant est que « l'absence ni le temps ne soient rien quand on aime », je crois que ne résistent à la longue séparation que les amours violentes et absolues. Quant à la majorité des unions dans le mariage, scellées par de l'estime, des intérêts communs, un contrat en bonne et due forme, et les enfants, elles ne sont pas toujours invulnérables à l'assaut des instincts, de l'ennui rongeant, des occasions miroitantes et des imprudences.

Je sais bien que la catégorie des femmes — glacées d'esprit et de cœur — restent généralement irréprochables, ce dont je les loue ; mais je ne les excuse pas de couvrir d'injures les êtres impulsifs et sentimentaux qui sont sortis du droit chemin pour cueillir le seul bonheur qu'ils attendaient depuis toujours. Et sans doute, je réprouve tout plaisir acquis au détriment de quelqu'un, et je blâme la femme qui s'est affranchie à l'instant où le mari court les dangers de la guerre ; même si la tentation vers un autre amour est irrésistible, le manque à la parole donnée est en ce cas-là une lâcheté. Mais il est une autre question beaucoup plus subtile qui divise nos moralistes en robe ou pantalon.

Dans la pièce *Le Retour* que M. Pierre Berch fit jouer dimanche à la Comédie des Champs-Elysées, il posait le problème de la liberté amoureuse d'une femme dont le mari est officiellement déclaré mort à l'ennemi, mais qui revient quatre ans après de sa longue captivité réclamer ses droits à l'épouse, laquelle s'est unie à l'homme qu'elle aime librement.. C'est le conflit surgi entre le mari légal et l'amant, entre la loi inflexible et le cœur.

Et je sais bien que la morale bourgeoise est la gardienne des droits réciproques, de la propriété, des sentiments achetés, et que l'on continue à unir des jeunes filles ignorantes à des hommes calculateurs. Tout est bien, tant que l'épouse ainsi *casée* n'étouffe pas dans sa coque et demeure persuadée de la majesté imposante des devoirs codifiés par une minorité de gens rassis et pratiques ; mais si un jour, éclairée sur la vie que la famille lui avait cachée, la femme se sent incomprise et trompée dans son rêve (je ne dis pas que cela soit toujours vrai), elle aura le choix entre abdiquer ou s'affranchir — ce qui serait son déshonneur.

— Ah ! la responsabilité des incompréhensions, des mésalliances sentimentales, des mariages fictifs incombe aux méthodes d'éducation, aux hypocrisies réciproques des deux sexes, à la conception que tous les êtres doivent être régis par une loi morale ancestrale.

On a voulu imposer à l'être veuf — homme ou femme — le deuil et la fidélité, alors que ces deux états d'âme ne se commandent pas mais découlent de l'amour même. Et pourquoi blâmerai-je les êtres qui se hâtent de repousser la solitude quand elle les atteint ? Leur nouvelle union, si elle est sincère, prouve que les premiers liens étaient faux : voilà tout.

Oh ! n'érigeons pas une théorie de désespoir devant une tombe ouverte ou une illusion brisée. La vie nous emporte et nous devons lutter pour être les plus heureux possible.

Les artistes et les poëtes pour trop respirer la fleur vénéneuse du souvenir, répandent de la mélancolie et de l'analyse partout où elles n'ont que faire. Un jour ils ne savent plus aimer pour avoir trop voulu les amours impossibles.

Et pourtant, n'en est-il pas qui ont su demeurer des artistes vibrants, mais dont la volonté a repoussé le flot des désanchantements romantiques...

Tant qu'un être ne fait pas le mal, laissons-le être heureux ! Ne discutons pas...

Alfred FABREGUES.

LA GUERRE AUX ENFANTS (1)

« Femmes-mères, vous connaissez le travail véritable, l'attente émue, angoissée et pleine d'espérance de cet état douloureux de grossesse qui vous causera une souffrance de neuf mois, des douleurs intolérables et le frôlement de la mort. Vous attendez avec joie l'approche des atroces douleurs aiguës à la suite desquelles l'heure viendra dont il vous est donné à vous seules de connaître la félicité.

« Femmes-mères qui vous soumettez sciemment à cette loi naturelle, à cette loi divine, vous seules dans notre monde misérable, défiguré, ayant perdu toute humanité, vous seules connaissez le sens véritable de la vie.'

« TOLSTOI. »

Le hasard des naissances fait qu'un enfant voit le jour au milieu d'une misère noire, très fréquente dans notre organisation dont tire tant vanité notre société moderne. Le père se dérobe. La mère poussée par l'épouvante de la famine va frapper à la porte de l'Assistance Publique, son enfant sur les bras. Et des règles impitoyables font payer au petit citoyen du monde sa malchance. On dit à sa mère :

« C'est bien. Ton enfant ne mourra pas de faim, mais à cette unique condition : tu l'abandonneras, tu lui attacheras au cou le « collier infâme » qui porte un chiffre. Désormais, tu ne sauras de ton enfant que ce numéro. Il ne connaîtra de toi que ce collier d'abandon. »

On prive le nouvel être qui vient accroître notre domaine humain du seul bien que la nature lui accorde par la rupture du lien naturel. Ce lien brisé arrêtera son âme au seuil de la vie. Il sera spolié de ce qui épanouit l'âme naissante en lui dévoilant les mystères du sentiment et de la pensée. Il ignorera la toute-puissante tendresse maternelle qui nous initie dès notre venue sur cette terre au grand ressort de la vie, à l'amour. Le

(1) Sous cette rubrique, Vera Starkoff continuera sa campagne en faveur des Enfants Assistés, commencée il y a un an dans le **Journal du Peuple** et **Ce qu'il faut dire.** (N. D. L. R.)

besoin de caresses et de sourires réprimé fera naître en lui une aigreur précoce, il sera envieux et méchant. L'enfant privé de l'amour maternel est un mutilé pour la vie.

Les partisans du « Collier Infâme » me diront peut-être que ce sont là des considérations d'ordre sentimental. Mais, les sentiments ne sont-ils pas la vraie réalité humaine. Notre pensée, comme dit un philosophe anglais (1) que j'admire, ne fait que nous aider à voir clair dans nos sentiments.

En face de ces « enfants au collier infâme », du fond de nous-même monte un remords, comme une vague culpabilité de n'avoir pas accompli envers eux notre devoir humain.

Le pieux souvenir de la grande amie des petits miséreux, victimes de l'insensibilité humaine, évoque devant moi un drame poignant qui me fut raconté par l'auteur de *La Guirlande Sauvage*. Ses fonctions d'inspectrice de l'Enfance Abandonnée la conduisirent un jour dans un village où elle avait placé plusieurs de ses petits amis. Elle les trouva dans un état extraordinairement agité. Les frimousses étaient toutes rouges et les petits cœurs battaient très fort.

« Qu'y a-t-il, mes chers petits », demanda la grande amie.

L'aînée, une fillette de huit ans, lui raconta, les yeux pleins de larmes, un fait qui s'était passé, le matin même, à l'école. Une de leurs camarades, une toute petite qui portait « le Collier de l'Asistance Publique », avait volé un morceau de pain dans le panier de sa voisine. La maîtresse, pour faire un exemple, la fouetta, devant tous les élèves, avec des orties. Les cloques couvrirent le petit corps nu. Des cris sauvages de douleur se firent entendre. Mais cette « pédagogue » à l'âme de bourreau s'acharnait toujours dans sa folie de sévices, sachant que personne ne prendrait la défense de l'enfant au « Collier Infâme ». La petite martyre perdit connaissance et ses compagnes en tremblaient encore.

Il m'est doux d'associer le nom de Jacques Fréhel à l'appel que je fais au nom de toutes les mères en faveur des petits miséreux. Le sort des Enfants Assistés était une des plaies vives de son grand cœur. Elle répétait en y songeant une parole sage et noble que je me plais à soumettre à tous nos législateurs :

« Donnons, donnons la Pitié avant d'avoir obtenu la Justice. »

Véra STARKOFF.

(1) Bertrand Russell, auteur de La Justice en temps de guerre.

Le Suffrage des Femmes

On en parle, on en écrit partout.

Qui a commencé, l'œuf ou la poule, la poule ou l'œuf ?

Est-ce le bulletin de vote par la réforme du Code ou la réforme du Code par le bulletin de vote.

Dans le Pays, *Mme J. Raymond observe qu'une sérieuse revision de notre législation s'impose en ce qui concerne les femmes, que c'est à cette seule condition que le suffrage des femmes sera vraiment indépendant. Ici-même, Georges Yvetot dit que le bulletin de vote n'est pas tout, et qu'il n'est même presque rien.*

Ils ont raison l'un et l'autre. Mais je crois que le bulletin de vote doit commencer, que la revision de notre législation ne se fera en faveur des femmes que lorsqu'elles seront électrices et éligibles, et qu'elles ne prendront vraiment conscience de leurs droits que lorsqu'elles seront appelées à les exercer. Et je me réjouis qu'une proposition de loi soit faite pour le vote intégral des femmes.

L. B.

PROPOS

Dans son livre *La Terre*, Emile Zola nous trace une scène du plus haut comique et plus profond à la fois. Un jour de marché, son bruyant personnage surnommé Jésus-Christ entreprend, histoire de s'amuser de marchander une vache dont il n'a pas la moindre envie de faire l'acquisition. La farce dure assez longtemps ; Jésus-Christ la fait au *chiqué*, et le paysan propriétaire de la vache marche à souhait, jusqu'à ce que l'animal placide se livre à une fonction naturelle. Jésus-Christ tombe dessus, si j'ose dire, pour se dégager des pourparlers. Il feint d'observer avec atention le résultat de l'opération, , et dit alors avec sérieux au paysan marri : « Mais elle est bien malade, ta vache ; je n'en veux pas ! » Et il s'éloigne.

Je pense à ce tableau en entendant nos révolutionnaires de congrès se désolidariser de la grande Révolution russe. Quand on leur signale le haut exemple d'humanité — reconnu d'ailleurs par le président Wilson — que donnent les maximalistes, ils se dégagent de cet impérieux catégorique à la manière de Jésus-Christ, en feignant de découvrir une tare : « Ils ont dissous la Constituante ! Rien ne va plus ! » — Et, leur conscience satisfaite, ils reprennent leur petit train-train, pendant que la guerre continue...

***

Dans le *Journal du Peuple* du 15 février, mon ami Lucien Le Foyer étudie « la façon dont les maximalistes ont mis fin à la guerre » ; mais, en dépit de sympathies certaines, il est visible qu'il partage un peu l'embarras des vieux diplomates dont il dit avec justesse : « Le protocole trouve de pareils procédés plus monstrueux que le massacre de huit millions d'hommes. » —

..... CENSURE .....

Justement dans ce même numéro du *Journal du Peuple*, mais en seconde page et modestement comme il sied, ma chère sœur en Tolstoï, Véra Starkoff, apporte, en s'aidant du maître, des précisions et des clartés : « Toute la fausseté de la doctrine militariste est précisément dans ses armes ; les adopter c'est en adopter la doctrine. »

Oui ! Et le bien est le bien, et le mal est le mal, ils sont sans compénétration possible, sans commune mesure et ne peuvent rien l'un sur l'autre. La vertu cesse d'être la vertu au moment précis où elle emprunte les moyens du crime pour atteindre à ses résultats.

Ce critérium étant extrêmement limpide et aisé, tout homme d'entendement comprend que la confusion ne peut venir que des ouvriers du mal ;

..... CENSURE .....

J'ai sous les yeux la circulaire d'un Comité de Défense Sociale qui n'est pas dans une musette. Cette circulaire, qui débute ainsi : « A près plus de trois années d'un silence involontaire, qui nous pesait d'autant plus lourdement que nous étions impuissants à le rompre... » ; se termine par l'assurance que le Comité « sera toujours prêt à se dresser... et à faire respecter le bel idéal de justice et de liberté... »

C'est fort bien ; pourvu que ledit Comité ne trouve plus de rechef l'obstacle d'un « silence involontaire » qu'il serait « impuissant à rompre », car enfin l'impuissance passée n'est pas une preuve absolue en faveur de la vigueur future. — Au cabaret du Bagne, qu'il avait fondé, j'ai entendu l'ancien communard Lisbonne se vanter d'avoir fait trois fois faillite. Sans être très malin, on pouvait lui prédire la quatrième, qui effectivement ne tarda guère.

Cette circulaire du Comité de Défense Sociale me semble contenir la même carence implicite que le Manifeste de la C. G. T. publié le 3 août 1914, et qui avouait ceci : « Si nos efforts ne paraissent pas avoir donné ce que la classe ouvrière

organisée espérait, c'est que les événements nous ont submergés. » — Tout simplement ! Mais comment le fait de s'être laissé submerger peut-il constituer une garantie ?

Les vignerons de chez nous, pour vous faire goûter leurs crus, se servent d'une pipette avec laquelle ils puisent dans les fûts. J'ai, de cette façon, bu du meilleur ! Eh bien, camarades ! la circulaire ci-dessus est comme une pipette qui nous donne un avant-goût de la réorganisation projetée pour demain. Gardons les mêmes, et l'on recommence ! Ce sont ceux qui étaient au pouvoir en 1914, ou qui avaient une part quelconque d'autorité et de responsabilité, et qui ont fait la faillite que l'on voit, qui se mettent avec ardeur à élaborer les plans de la Société des Nations de l'avenir !

Jacques Bonhomme, quel goût trouves-tu à la pipette ?

⁂

Vérité ! Joli titre à mettre au fronton d'un journal. Plus difficile à dévoiler dans toute sa splendide nudité à l'intérieur. C'est ce qu'avouait avec ingénuité M. Mayéras, le 15 décembre dernier, dans le journal qui emprunte ce beau nom : « La censure nous interdirait de dire d'autres choses plus importantes. Qu'importe ! *sic)* Elles seront dites ailleurs et autrement. Il le faut. Et c'est fatal. »

Le 19 février c'est M. Paul-Meunier qui prétend nous révéler pourquoi et comment le maréchal Joffre n'a pas été élu à l'unanimité à l'Académie. C'est parce qu'il y a eu « *un opposant* ».

« Et dans une pensée de justice de reconnaissance et d'admiration pour la mémoire de Galliéni, *l'opposant* a refusé de s'associer au vote de ses collègues. »

Voilà ! C'est un logogriphe. Le lecteur doit chercher le nom de « l'opposant ». Mais pourquoi M. Paul-Meunier termine-t-il péremptoirement : « Voilà la vérité toute simple. Il était bon qu'elle fut dite ?

Voire ! « Dite » est trop dire. *Insinuée* serait peut-être suffisant.

⁂

M. Pierre Chaine est le fils de M. Léon Chaine, l'avoué de Lyon, à qui l'on doit deux gros volumes de documentation sur l'Affaire Dreyfus. M. Pierre Chaine, lieutenant mitrailleur, a fait un petit livre intitulé les *Mémoires d'un Rat*, qui a obtenu un certain succès, et dans lequel, à la page 9, je lis ceci :

« Certains correspondants de guerre se représentent encore une mitrailleuse sous l'aspect d'un moulin à café ou d'un orgue de Barbarie et on les étonnerait beaucoup en leur apprenant que la pièce qu'ils ont prise pour une manivelle motrice n'est autre chose que le volant de l'appareil de pointage. Serait-ce trahir un secret de la Défense Nationale si je révélais qu'aucun Boche n'a jamais été tué par la rotation de cette « manivelle » et que, la mitrailleuse étant une arme automatique, il suffit de presser sur la détente pour déclencher le tir. »

D'autre part, M. le général Cherfils a écrit dans l'*Echo de Paris*, du 17 janvier 1915 :

« Il faut que l'opinion se rende compte de l'impossibilité absolue d'attaquer une épaisse muraille, derrière laquelle se trouvent postés à profusion, et entièrement à l'abri, des instruments de précision, (mitrailleuses qui vomissent la mort comme des orgues de Barbarie. »

Que M. le lieutenant mitrailleur Pierre Chaine se débrouille de ce point important avec M. le général Cherfils. Je me déclare quant à moi, Dieu merci ! parfaitement incompétent.

ERMENONVILLE.

PETITES NOTES. — Pour dévoiler la vérité, quatre conditions sont conjointement requises :

1° Il faut la connaître ;
2° Il faut vouloir la révéler ;
3° Il faut pouvoir ;
4° Il faut n'être pas payé pour la dissimuler.

Ces quatre conditions sont bien rarement réunies chez un homme, et jamais chez un journaliste.

— Interviewé par un rédacteur du *Telegraaf* d'Amsterdam, M. Clémenceau a déclaré , « La guerre durera encore, à moins que l'Allemagne ne se réveille. » — Ou que moi je m'endorme, eût-il pu ajouter.

— On s'est étonné d'un avocat général requérant pour « donner satisfaction à la justice, à la défense nationale et à l'*opinion publique* ».

Pourquoi s'étonner qu'on lui donne satisfaction quand on a pris tant de soins à la former ? Le grand Tolstoï avait raison de dire ; « La force des gouvernements modernes repose sur l'opinion publique ; or, ils ont les moyens de faire l'opinion publique. » — Et M. Charles Maurras dans son livre *Kiel et Tanger :* « L'opinion, c'est la presse. Et la presse, c'est l'or. » Vingt-cinq millions !... par an, votés par nos *représentants*. (?)

— Le 17 février, Arthur Meyer semble s'être regardé dans une glace. Il écrit : « Cet homme est un monstre. J'entends par là un être en dehors et en marge de l'humanité, dénué de toute espèce de principes, ne soupçonnant pas même ce que peut être la morale... » Très ressemblant.

— L'*Enigme Allemande*, par Georges Bourdon, a paru chez Plon-Nourrit en 1913. On lit, à la page 323 : « Une guerre générale déchaînerait, sur toutes les nations européennes, une terrible crise économique et financière, où la plus riche ne serait pas la moins éprouvée. Dans le monde ébranlé, les Etats-Unis seraient seuls à faire de bonnes affaires, et sur notre dos. »

— Plusieurs journaux s'efforcent à trouver chaque jour des sentences lapidaires pour les placer dans leur manchette, et le *Journal du Peuple* est du nombre. Mais il est inconcevable qu'il n'ait pas encore donné la seule maxime tellement adéquate à son titre qu'elle devrait y figurer à demeure, l'article XXV de la Déclaration *immortelle* des Droits de l'Homme et du Citoyen : « La Souveraineté réside dans le Peuple. Elle est une et indivisible, imprescriptible et inaliénable. »

— Sage méditation pour les temps présents. Le Psaume XXXI du saint roi David, versets 18 et 19 : « Que les méchants soient confondus, qu'ils descendent en silence au séjour des morts ! Qu'elles deviennent muettes les lèvres menteuses, qui parlent avec audace contre le juste... »

ERM.

Le Mouvement Dramatique

Le Marchand d'Estampes

Pièce en 3 actes de M. Georges de Porto-Riche.

Le *Marchand d'Estampes* est, avec l'*Amazone* et la *Triomphatrice*, la seule pièce de théâtre offrant quelque intérêt, qui ait été jouée depuis la guerre. Nos auteurs dramatiques ne sont plus, en effet, bien prodigues de chefs-d'œuvre. Est-il possible que le joug de Mars soit lourd aux dramaturges au point de les rendre complètement stériles ? Le fait est que je ne sais rien de plus attristant au monde que l'actuel répertoire de nos Théâtres Nationaux... et autres... Je tiens pourtant de source sûre que M. de Curel garde dans ses cartons quelques pièces de choix. Verront-elles le jour bientôt ? Ou nous faudra-t-il revoir cette année encore *Monsieur Nobody* ?

Sachons gré à M. de Porto-Riche d'avoir sciemment négligé la guerre et poursuivi son œuvre troublante d'amour et de passion. — Ceci dit, j'aborde la pièce de M. de Porto-Riche.

Le *Marchand d'Estampes* forme un chaînon nouveau dans le cycle long déjà du « Théâtre d'Amour ». C'est une affirmation nouvelle de la toute-puissance d'Eros.

Aubertin qui a « traversé » la guerre, qui a combattu et qui a souffert, n'agit qu'en fonction de son amour. Cependant que se joue autour d'eux le plus grand drame qui ait ensanglanté la

terre, les personnages du *Marchand d'Estampes* vivent dans un isolement splendide (le mot est peut-être un peu fort) exclusivement absorbés par leur tragédie intime. Leur en ferons-nous un grief ? Non, certes. Car « intégrale » qu'elle soit, la guerre ne parviendra jamais, et fort heureusement, à envahir le domaine inviolable du cœur...

Léonid Andreief, dans un livre paru il y a quelque temps déjà, examine le cas d'un homme qui lutte contre la guerre et défend pas à pas ses « frontières spirituelles ». Le héros d'Andreief succombe sous l'irrésistible poussée. Les personnages de M. de Porto-Riche ne luttent même pas. Pour eux, le massacre mondial n'est plus. Le fait que l'Europe se suicide ne saurait alléger d'ailleurs leur martyr sentimental.

Aubertin assujetti à l'Amour, subit tacitement sa volonté supérieure. Tous ses actes, toutes ses pensées, toutes ses paroles sont régis par sa Passion. Il n'a pu mettre à l'abri de l'Amour la moindre parcelle de son être. Il aime et il n'est pour lui rien hormis son amour. Aubertin n'est ni bon ni méchant, ni moral ni immoral, ni fort ni faible ; il est amoureux tout simplement. Et un amour tel que le sien, anarchique par définition, individualiste éperdument, asocial et acrate, se situe hors la Loi Humaine, et, je ne crains pas de le dire, au-dessus du Jugement Humain. Aubertin rejoint la grande lignée des amants tragiques, tels que Shakespeare les a glorifiés, tels que Wagner les a chantés, tels qu'Auguste Rodin les a sculptés hier encore. Les héros de l'Amour sont frères. Ils suivent la même destinée, ils subissent le même sort.

C'est la présence de ces éléments éternels et profondément humains qui élève la pièce de M. Porto-Riche au rang d'une grande œuvre d'art. Je crois que pareille œuvre est durable. Rien ne dénote en elle la moindre concession à la mode, à l'esprit du moment et même à ces tendances dramatiques souvent passagères auxquelles les uns par snobisme, d'autres par conviction, d'autres par condescendance au goût public, se sont crus dans l'obligation de sacrifier.

Je m'en voudrais toutefois de ne pas signaler les quelques notes discordantes qui rompent l'harmonie générale de cette très belle œuvre. Les professions de foi patriotique que M. de Porto-Riche a mis dans la bouche d'un de ses personnages sont de celles qui courent les boulevards et trainent dans la grande presse. Nul, sauf les apologistes de la Haine, dont Paul-Hyacinthe Loyson, ne saurait goûter ce verbiage, vulgaire, inutile et surtout indigne d'un artiste. Si la haine est le seul sentiment que la guerre ait inspiré à l'honorable auteur du *Vieil Homme*, il aurait fait aussi bien en l'éliminant de sa pièce !

Si j'attire ici l'attention du lecteur sur la facture dramatique du *Marchand d'Estampes*, c'est qu'autant que je sache, on ne s'est point attaché jusqu'à présent à procéder à l'analyse technique de cette pièce construite suivant un plan déterminé et selon les lois immuables de l'Art Dramatique.

Toute l'action du *Marchand d'Estampes* gravite autour des deux personnages principaux : Aubertin et sa femme. L'Absente, qui constitue le pivot de cette action, ne parait pas en scène. Les autres personnages : la jeune Réfugiée au service des Aubertin, le collectionneur, le chanteur d'Opéra et sa maitresse, ne tiennent que des rôles épisodiques, mais nécessités en quelque sorte par le développement de l'intrigue, si intrigue il y a.

Ainsi, les récits mélodramatiques de l'invasion allemande faits par la réfugiée et ne parvenant guère à émouvoir les Aubertin ni à les détourner d'eux-mêmes, font ressortir l'exclusivisme de leur sentiment. Le charmant bavardage de l'amateur commentant une estampe ancienne éclaire Mme Aubertin sur la nature de son chagrin d'amour. Enfin, les péripéties de la liaison du chanteur, auxquelles elle assiste en spectatrice, évoquent en elle les phases successives de sa propre passion.

L'action très serrée et très homogène du *Marchand d'Estampes* me confirme une fois de plus dans l'opinion que le classicisme de M. Georges de Porto-Riche ne saurait être désormais contesté aujourd'hui.

Un seul auteur dramatique, dans le Théâtre contemporain français est son égal. J'ai nommé, n'est-ce pas, M. François de Curel.

Il me souvient d'avoir assisté à la première représentation de la *Danse devant le miroir* au théôtre de l'Ambigu-Comique, peu de temps avant la guerre. J'estime, à tort peut-être, que cette pièce est la plus magistrale réalisation théâtrale moderne. Ici, le le maître dramaturge n'a point fait appel au concours des personnages épisodiques pour mener à bien la trame de son action. La *Danse devant le miroir* demeurera dans les annales du Théâtre moderne un prodigieux tour de force ! Mais comme il n'est point donné à tout le monde d'atteindre à ces sommets de l'art, apprécions la méthode somme toute excellente et très personnelle de M. Georges de Poro-Riche.

Je pourrais faire quelques réserves sur la psychologie des personnages du *Marchand d'Estampes*. Je m'en garderai bien. Le bel écrivain du Théâtre d'Amour n'a pas fait œuvre de psychologie seulement. Son Théâtre est avant tout un hymne grandiose de l'Amour douloureux et fatal.

WALDEMAR GEORGE.

La Bourse et les Affaires

MAISON BERNOT

A dater du 15 mars, la Maison Bernot mettra en paiement, 160, rue Lafayette, contre remise du coupon 57, un acompte de francs 10 (net) par titre, à valoir sur le dividende de l'exercice 1917-1918.

Au cours de sa réunion de janvier, le Conseil d'Administration de la Maison Bernot, sur la proposition de son Président M. Ch. Bernot, a nommé MM. Gustave F. Kahn et Emile Caillet membres du Conseil d'Administration, puis a désigné MM. Victor Bernot et Emile Caillet comme Administrateurs-délégués, et M. Jean Bernot comme secrétaire.

Les actionnaires de la Société, réunis le 21 Février en Assemblée Générale Extraordinaire, ont d'autre part, voté la modification des articles 22, 27, et 33 des statuts, relatifs aux attributions du Président et des Administrateurs-délégués.

Le *Dyle et Bacalan*, en décision de l'Assemblée du 17 janvier porte son capital de 16.200.000 francs à 30.000.000, par l'émission de 46.000 actions de 300 francs nominal. Nous nous permettons d'être surpris que les intérêts des premiers actionnaires n'aient pas été favorisés, suivant les conditions ordinaires de semblables émissions. En outre certaines feuilles d'information ont annoncé que les actionnaires mobilisés ou en pays envahis (et ces derniers sont nombreux) verraient leurs intérêts sauvegardés, rien encore *d'officiel* dans cette annonce. Pourquoi ?

L'Omnium d'Algérie enrégistre un cours de 5.080 francs, action émise au cours de 500 francs nominal. La place nous manque pour faire une trop longue étude sur cette valeur, nettement spéculative. Le dividende de 35 francs, n'est pas non plus pour nous tranquiliser, et nous restons persuadés que la moindre circonstance défavorable, et c'est à prévoir, provoquera une baisse rapide et onéreuse pour les prêteurs. Il ne manque pas de valeurs plus stables et d'un rendement plus rémunérateur.

UN DROLE DE QUARTIER

Roman

IV. — La Catastrophe.

Ainsi que je l'ai dit, je m'étais rencontré le matin avec mon jeune ami pour lui rendre les sinistres papiers. Le soir de ce même jour, j'étais à la place accoutumée, comptant le retrouver et avoir peut-être de nouveaux renseignements.

L'après-midi avait été chaude, étouffante ; vers le soir le ciel s'était assombri de lourds nuages noirs chargés d'électricité. Il était onze heures, la pluie ne tombait pas encore, les éclairs se multipliaient, sillonnant sans relâche le ciel opaque. Zézeph ne paraissait pas.

Le coin derrière la casemate était ce soir-là d'une obscurité absolue. Etendu sur un tertre herbeux, je prenais patience, réfléchissant aux révélations qui m'avaient été faites dans ces derniers temps, et à l'infâme machination dont le document copié par moi la nuit précédente m'avait connaître le projet.

Quand on considère, me disais-je, les bas-fonds de la scélératesse humaine, on ne peut nier qu'il y ait un démon, un esprit du mal qui tente plus ou moins tous les hommes, mais parfois s'empare totalement de quelques-uns. Les malheureux qui projettent de telles infamies appartiennent incontestablement corps et âme au Malin. La noire perversité révlée par la froide élaboration de telles conceptions journalistiques dépasse la taille humaine. Ce plan porte la griffe du diable.

En ruminant ces choses, je me disais aussi que le Destin qui me faisait le dépositaire de tels secrets me marquait en même temps ma ligne de conduite. Une tâche m'était imposée, sans échappatoire honorable possible : celle de m'opposer à l'accomplissement de tels forfaits. J'étais, moi, chétif, grandi tout à coup. Saurais-je atteindre cette hauteur ? Car je comprenais bien que la dénonciation des bandits, c'était, pour moi, la mort prochaine. Je serais exécuté par d'autres !

A ce moment, je crus voir se dresser devant moi le spectre du grand jeune homme muet, de l'homme au faux ventre. Il en était celui-là ! N'était-il pas l'ami du louche épicier ? Et je croyais voir dans les ténèbres luire son regard aigu, qui me perçait à nouveau jusqu'au fond de l'âme !

Je me levai pour secouer cette hantise, et me mis à marcher. Les éclairs zébraient le ciel sans discontinuité ; le tonnerre grondait sourdement. L'enfant ne venait pas...

Piqué de quelques réverbères que le vent balançait, informe dans la nuit, il dormait mon petit quartier pauvre, sans ressentir les borborygmes infernaux de son sous-sol ! Aux instants où le ciel s'embrasait d'un bout à l'autre, je voyais se profiler les toits délabrés, le peuplier cassé, et aussi la petite maison blanche où j'avais laissé mon cœur !

Et par la pensée je voyais infiniment plus loin : d'abord tout Paris, mon Paris où je suis né ; et puis encore au delà, la France, pays de l'esprit, et aussi, hélas ! de la générosité poussée jusqu'à la duperie. C'était tout cela, tout cela, que le Dieu en qui j'ai toujours cru me donnait à défendre !

Une émotion me poignait à la gorge.

Minuit sonna lentement à Saint-Pierre de Montrouge.

Pourquoi Zézeph n'était-il pas là ?...

Avant que les douze coups de la cloche fussent éparpillés aux vents de l'orage, un éclat plus formidable que celui du tonnerre se fit entendre, en même temps que le sol semblait ébranlé dans ses fondements.

Je m'orientai, cherchant à comprendre.

Evidemment une explosion avait eu lieu dans la terre.

Alors je me souvins de la découverte de la dynamite par Zézeph.

Je me souvins aussi de sa dernière parole en me quittant.

Que s'était-il passé ?

Quittant mon abri, je me dirigeai vers le lieu où semblait s'être produite l'explosion. Je fus bientôt devant la maison de *la mère Bodin*. Le quartier avait sa solitude lugubre habituelle. Ses habitants avaient sans doute pris l'éclatement souterrain pour celui de la foudre. Aucun être vivant n'apparaissait. La tempête s'élevait ; de larges gouttes commençaient à tomber.

Je fis le tour de la maison de l'épicier. Un mur entourait le jardin situé derrière. Je restai un moment derrière cette muraille effritée, car j'entendais un rugissement formidable et confus, un grondement souterrain inexplicable et terrifiant !

Je voulus me rendre compte. Le mur n'était pas haut ; mettant mon pied dans une anfractuosité je me hissai jusqu'à ce que ma tête eût dépassé la crête.

A ce moment un coup de vent violent arracha mon chapeau qui tournoya et alla s'engloutir comme un projectile dans un trou béant que je voyais là, à l'intérieur du jardin et au pied du mur.

Là, sous mes yeux, était un précipice informe et horrible, et c'était de ses profondeurs que venait le rugissement !...

Bientôt je ne pus m'y tromper : je distinguai le bruit d'une cataracte d'eau dans les entrailles la terre !...

Mais quoi ? Cet abîme n'était pas ainsi béant dans la cour de l'épicier. Le gosse m'avait dit que l'entrée du puits était dissimulée derrière des cabanes à lapins. Or, aucune trace de cabane ; nulle échelle en bois ; rien qu'un gouffre sans margelle !...

Que s'était-il donc produit ?

Voyant quelques feuilles des environs tournoyer et s'engouffrer dans le puits, ainsi qu'avait fait mon chapeau, je compris. La nappe d'eau qui coulait là au fond faisait par son poids un tel appel d'air, que les légères et vétustes cabanes en planches et l'échelle de descente elle-même, avaient dû disparaître, littéralement *avalées* par la formidable aspiration dont le ronflement qui se confondait avec le fracas du torrent intérieur !

Je compris toute la gravité du sinistre sans m'en expliquer la cause. D'où sortait cette trombe que j'entendais s'engloutir ? Je l'ignorais.

Sans doute, me dis-je, les gredins sont morts, surpris dans leur sinistre conciliabule ; mais probablement aussi mon pauvre petit ami, qui n'aura pas eu le temps de remonter après avoir allumé le bickford d'une cartouche. A moins que, parvenu à l'orifice, et guettant là l'effet de l'explosion, il n'ait été happé par l'énergique et brusque aspiration qui se sera produite à ce moment, et qu'il n'ait été, lui aussi, *avalé* en même temps que les cabanes en planches et leurs paisibles habitants.

Pauvre petit ! il était victime de son « bon truc ».

La pluie s'était mise à tomber, diluvienne, et le fracas ininterrompu de la foudre secouait l'atmospère et ébranlait le sol. Et cette gueule sombre ouverte dans la terre et jetant au ciel les roulements de son tonnerre neptunien était comme l'anti-strophe de la terrible et grandiose tragédie des éléments.

(*A suivre.*) ERNONVILLE.

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris